

Un texto de « super woman »...

En retard à une séance, Clothilde envoie un SMS à sa psychothérapeute, qui s'empare de cet événement.

Incontournable outil de communication dans notre modernité pressée, stressée, survoltée, le téléphone mais aussi ses « prolongements » (répondeur, mobile, SMS...) sont partout. Notre travail clinique est ainsi constamment bousculé et questionné au rythme des intrusions permanentes de cet outil. Dès lors, comment travailler avec le téléphone quand il est la voie choisie par quelqu'un pour se signaler à son psychothérapeute ou supposé-psychoanalyste ?

COURSE CONTRE LA MONTRE

Clothilde me consulte à mon cabinet depuis plus de six mois. C'est une femme d'une quarantaine d'années qui vit seule avec sa fille. Elle travaille à Paris mais vit en grande banlieue, ce qui lui occasionne de fréquents déplacements en train. Clothilde souffre de douleurs au niveau de la cheville et du pied gauche, qu'elle associe d'ailleurs, au début de sa psychothérapie, au fait de « *se laisser marcher sur les pieds* » ou encore d'être sans arrêt « *en train de courir* » pour mener une existence qui s'apparente chez elle à une sorte de course contre la montre !

À la fin d'une séance, je lui propose un horaire pour notre prochain rendez-vous. Clothilde hésite, dit qu'elle ne sait pas, qu'elle a peur que le train soit en retard. Notant son hésitation, qui est peut-être ici un symptôme (celui de courir après le temps), je lui demande de s'engager davantage : « *Prenez-vous cet horaire ou non ?* » Elle accepte.

Le jour de cette séance arrive. Trois-quart d'heure avant, Clothilde m'envoie alors un texto m'informant qu'elle va être en retard et en me demandant si elle doit quand même venir. Je choisis de ne pas répondre à ce message pour lui indiquer, d'une part, que je ne suis pas disposée pouvant répondre « *à la minute* » à son texto et d'autre part, que je refuse de rentrer dans la relation imaginaire qu'elle me propose en choisissant de m'informer par texto de ces difficultés comme on le ferait avec un proche ou un membre de la famille. En outre, répondre à ce message écrit équivaudrait aussi à court-circuiter la parole, passage nécessaire dans le travail psychothérapeutique où elle se situe alors.

Sans réponse, Clothilde m'appelle une quinzaine de minutes après l'envoi de son message. Elle m'explique qu'elle est dans le train, que celui-ci est retardé et m'indique à quel endroit elle se situe. Elle continue : « *Est-ce que je peux venir ?* » Je demande : « *Qu'en dites-vous ?* » Elle répond : « *Bah moi, j'aimerais bien.* » Je soutiens son désir : « *Alors, venez !* »

Le temps passe. Clothilde arrive à sa séance avec vingt-cinq minutes de retard. Complètement affolée et essoufflée, elle dit qu'elle a couru et ajoute : « *C'est tout le temps comme ça, je veux tout, je veux toujours tout faire mais en fait je m'épuise !* » Nous

voilà donc ici au cœur de son symptôme, de ce Moi qui veut tout sans passage par les limites corporelles et la castration. Cet événement hors-cadre du message signale dans sa forme même cet au-delà des limites. En effet, qu'est-ce qu'un message si ce n'est un assemblage de mots envoyé en l'air sans engagement de l'être avec sa parole ? L'envoi de Clothilde, repris dans le cadre même de la séance, devient précieux. Au sein même du travail psychothérapeutique, cet événement permet de toucher la souffrance même de la patiente dans son rapport à l'existence et au temps qu'elle semble vouloir défier comme si cela était possible.

Suite à cette parole : « *C'est tout le temps comme ça, je veux tout, je veux toujours tout faire mais en fait je m'épuise !* », alors que Clothilde est face à son épuisement, je suspends la séance en me levant de manière énergique : « *Exactement* » ! Cette séance n'aura donc duré que quelques brèves minutes mais il s'agit pour ma part d'un acte clinique visant à ce qu'elle puisse entendre ce qu'elle vient de dire. Elle est alors très surprise. Elle demande combien elle doit me payer. Je lui dis : « *Je prendrais ce que vous donnerez.* » Elle hésite puis décide de payer le prix habituel signalant par-là, à mon sens, qu'elle a entendu quelque chose de son symptôme et que cela a de la valeur pour elle.

La séance suivante s'ouvre sur son épuisement et sa manière de négliger son corps. Clothilde dit qu'elle veut être « *une super woman* », qu'elle veut toujours « *faire tout* », « *je veux tout, c'est trop* ».

TREMLIN

L'envoi de ce texto est bien un « événement » à prendre en compte au plan clinique. Le message de Clothilde peut se voir en reflet de sa difficulté à accepter la castration et donc ses limites. Articulée à la problématique de cette patiente, l'irruption du téléphone dans le cadre de la psychothérapie vient servir la suite de la prise en charge puisque Clothilde pourra commencer à dénouer son désir de toute-puissance.

Il revient donc au clinicien de s'approprier les logiques de cet outil moderne afin qu'il ne fasse pas barrage au travail psychothérapeutique mais plutôt tremplin. C'est en apprenant à composer avec que nous serons à même d'extraire la semence de ses intrusions et de les rendre fertiles dans le soin. C'est donc en poussant plus loin la réflexion et la théorisation que nous transformerons ces usages nouveaux au service de la clinique.

Aurélié CAPOBIANCO,
psychologue clinicienne, psychothérapeute.

Résumé : Alors que les usagers utilisent facilement le téléphone, le psychothérapeute peut-il l'intégrer dans sa pratique ? L'auteur, psychologue, propose une réflexion clinique autour de l'envoi d'un texto.